Mémoire de fin d'étude

2004 - 2005

RELATION A L'AUTORITE : LES DIFFERENCES CULTURELLES FRANCO - ALLEMANDES

Sommaire

Introduction ___ ***3***

1. L'apprentissage de la contrainte sociale: imprégnation contre coercition ___ ***6***

A. Famille et socialisation primaire: place et rôle de la famille dans la société; perception et comportements vis-à-vis de l'enfant ___ **6**

1. La place de l'enfance ___ 6
2. La primauté de l'enfant ___ 7
3. L'investissement familial ___ 8
4. Rôle de la famille versus rôle de l'école ___ 8

B. Systèmes scolaires et universitaires; élitisme et méritocratie ___ **9**

1. Intégration à l'école, « Einschulung » ___ 9
2. Les conceptions d' "éducation" ___ 9
3. « Werde, was du bist » ___ 10
4. L'acquisition du savoir ___ 10
5. Le culte de l'intellectualisme français ___ 12
6. Mode conflictuel ___ 13
7. Une culture de la confrontation ___ 14

C. Individualisme, valeurs collectives et religion ___ **15**

1. Le souci de soi ___ 15
   - o Sich bilden ___ 16
   - o L'individualisme allemand ___ 16
2. La religion comme pratique individualiste ___ 17

2. Primauté sociale de l'individu et appropriation de l'autorité ___ ***19***

A. Des relations sociales conformes à l'individualisme ___ **19**

1. Primauté de l'individu dans son intérieur ___ 19
2. Identification au bien-être collectif ___ 20
3. Du bon fonctionnement collectif ___ 21

B. Interaction de l'individu dans l'espace social: communication et conception du temps **22**

1. L'orientation contextuelle ___ 22
   - o La phrase allemande ___ 24
2. L'orientation temporelle ___ 24

C. Citoyen et Etat: étude historique sur la construction de l'autorité étatique ___ **26**

1. Sur l'identité de l'Allemagne ___ 26
2. « Quelle identité bâtir avec mille histoires ? » ___ 27
   - o Nation - Peuple ___ 28
3. Autorité intégrée (All.) contre Autorité incarnée (Fr.) ___ 29

Conclusion ___ ***31***

Introduction

Les différences culturelles sont, comme beaucoup d'autres aspects des réalités humaines, souvent reléguées aux seconds plans, derrière les considérations économiques. On observe par exemple que la toute récente Constitution Européenne fait grand cas des soucis de prospérité et de croissance[1]. Cela, alors qu'il pourrait être avancé que la grande novation de ce texte est d'affirmer une loi fondamentale commune à un vieux continent dont la multiplicité des cultures, langues, histoires et religions rendent ce texte particulièrement ambitieux !

L'identité culturelle constitue une carte d'identité pour tout individu adulte, et un mode d'emploi dans le cas d'une confrontation à une autre culture.
Ainsi la pratique et la littérature transculturelles se sont-elles développées au fur et à mesure notamment que les marchés et les entreprises se sont internationalisés. Comprendre l'autre est devenu une préoccupation, qui n'a certes pas supplanté celle de l'utilité économique de l'échange, mais qui est désormais perçu comme partie intégrante d'une réussite à long terme de la coopération.

Il est question dans cette étude des deux plus grands peuples d'Europe. A eux deux, ils auront profondément marqué le XX^{ème} siècle, constituent la charnière de l'Europe qui se construit, et sont enfin, en terme de puissances économiques, les deux premiers exportateurs et investisseurs du continent.
Pourtant, pour paraphraser Philippe Delmas[2], étant l'un et l'autre des évidences, ils n'en sont pas moins l'un pour l'autre des interrogations permanentes.
En affirmant leurs valeurs respectives pour devenir ce qu'ils sont aujourd'hui, ils ont bâti deux identités fortes qui, bien que frontalières, n'en finissent pas de se découvrir.
Que cela soit dans les projets communs ou les affrontements, à travers les perceptions mutuelles, la curiosité vers l'autre, dans leurs échanges de plus en plus fréquents et divers, les Allemands et les Français ne se trouvent étrangement que peu de points communs, mais certainement les mêmes aspirations.

[1] Artice I.3.3 - Les Objectifs de l'Union: « L'Union œuvre pour le développement durable de l'Europe fondé sur une croissance économique équilibrée et sur la stabilité des prix, une économie sociale de marché hautement compétitive, qui tend au plein emploi et au progrès social, (…) »
[2] Philippe Delmas, De la prochaine guerre avec l'Allemagne, Odile Jacob 1999

C'est pour cela qu'ils accordent tant d'importance à leur coexistence, sans pour autant faire ouvertement grand cas de la nécessité que représente l'autre, et encore moins de l'effort d'adaptation et de curiosité que cela implique.
Il y a, typiquement en France, une certaine hautesse *culturelle* à se désintéresser du voisin allemand, de sa langue et de ses spécificités. Le raccourci est volontiers emprunté pour réduire sa différence à des images préconçues.

Comprendre une autre culture, ou du moins ses manifestations dans la sphère sociale (organisations, entreprises, …) implique, sinon une remise en cause de sa culture propre, une attention particulière aux facteurs relevant du culturel par définition acquis influençant les comportements, afin de distinguer notamment les causes et effets[3].

J'ai choisi de restreindre mon domaine d'étude des différences culturelles franco-allemandes à la relation à l'autorité. Il est ici question de savoir comment l'individu – dans la limite de la portée du particularisme culturel – intègre au cours de sa vie à travers les processus de socialisations les spécificités des normes et valeurs de sa culture, et les reproduit dans l'espace social, contribuant ainsi à le structurer.
Dans les miniaturisations de la société que les sont les entreprises, ces spécificités ont bien entendu des conséquences fondamentales sur les modes d'organisation (hiérarchie, communication, conformisme, méritocratie, …).

La première partie de ce travail s'intéresse à la socialisation aux premiers stades de l'intégration des normes et valeurs: le système scolaire et le rôle de la famille notamment pour montrer comment l'individu, dans chacun des pays, acquiert une « grammaire génératrice[4] » de pratiques culturelles.
La deuxième partie, une fois ce cadre établi, envisage la société et notamment les entreprises comme espaces d'interactions, comme des manifestations de ces pratiques culturelles: l'individu y reproduit ce qu'il a appris et les relations sociales sont structurées selon les conceptions

[3] Béatrice Durand – Cousins par Alliance, Les Allemands en notre miroir. Editions Autrement 2002, p.18 « [La différence culturelle] peut être source de malentendus: on interprète mal certains gestes de la culture d'accueil, on est soi-même mal interprété dans ses gestes et dans ses intentions, et jugé selon des critères que l'on ignore. On a aussi tendance à attribuer une intention personnelle à des gestes qui obéissent en réalité à une norme collective. Le malentendu, sous ses formes bénignes ou sévères, est une expérience fondamentale dans la vie dans une autre culture. »
[4] Pierre Bourdieu

culturelles de la relation à l'autorité[5]. On s'intéressera ainsi notamment aux règles implicites et explicites du fonctionnement social (conception du temps, modes de communications), ainsi qu'à la concrétisation au niveau de l'Etat des particularités des relations à l'autorité ("autorité incarnée" en France contre "autorité intégrée" en Allemagne).

~

Avertissement

A titre de précision, il me semble opportun d'avertir ici que toutes les observations et développements sur l'Allemagne qui suivent sont ceux d'un Français, avec toute la subjectivité que cela présuppose, notamment concernant les appréciations personnelles et les choix des anecdotes.

Le discours sur la différence culturelle est délicat dans la mesure où il est tenu par une subjectivité nécessairement marquée elle aussi par sa spécificité culturelle[6].

Il m'a ainsi été plus aisé de parler des Allemands, car ils sont pour moi un sujet d'étude extérieur. Concernant les Français, j'ai la plupart du temps eu recours à la littérature, comme observatrice tierce et neutre.

L'étude qui suit s'intéresse ainsi particulièrement à la culture allemande.

[5] L'organisation sociale est vue comme une *conséquence culturelle* – ayant également un rôle structurant pour l'individu car elle un facteur de reproduction (des pratiques) culturelles.

[6] A quelles conditions peut-on tenir un discours sur les différences culturelles ? Béatrice Durand op. cit. p.19 « L'emprunte culturelle, même si elle détermine une certaine prédictibilité des comportements, ne préjuge pas entièrement de ce que vont en faire les individus, toujours libres de se définir contre elle, de l'aménager et, le plus souvent, d'ignorer à quel point ils sont façonnés par elle. »

1. L'apprentissage de la contrainte sociale: imprégnation contre coercition

A. Famille et socialisation primaire: place et rôle de la famille dans la société; perception et comportements vis-à-vis de l'enfant

Lieu privilégié de la socialisation primaire[7], la famille est un facteur de reproduction sociale majeur.
Libre à l'individu de se conformer à ce qu'il apprend au sein de sa famille ou au contraire de s'y placer en rupture, toujours est-il qu'il agira forcément en fonction de ce qui lui a été transmis dans le cadre familial.

1. La place de l'enfance

Dans la première partie « Années de formation » de son livre, Béatrice Durand retrace le parcours affectif et cognitif du tandem mère-enfant en Allemagne:

« Pour le dire en deux mots et d'une manière encore un peu abstraite, l'attitude éducative allemande est plus centrée sur l'enfant. Elle est ainsi à la fois plus protectrice, voire plus inquiète, tout en étant « non-directive », s'interdisant de projeter sur l'enfant trop d'attentes adultes; alors que l'attitude française voit déjà dans l'enfant l'adulte futur, sans éprouver la crainte, si typiquement allemande, de détruire en lui sa part d'enfance. »

Comme illustration nous trouvons l'attitude vis-à-vis du nourrisson: alors qu'en France on présuppose que sa santé n'est pas un sujet préoccupant « jusqu'à preuve du contraire » (i.e. jusqu'à ce qu'il soit malade), en Allemagne on s'inquiète d'emblée de ce qui pourrait mal tourner, pour parer à l'avance. On pratique ainsi de nombreux examens de prévoyance « au cas où »… On observe ainsi de très nombreuses divergences dans les pratiques d'allaitement (sevrage plus précoce en France), d'habillement, de réaction face aux pleurs du nourrisson,…

[7] Pour un rappel théorique du concept de socialisation(s), se reporter à l'Annexe 3.

Béatrice Durand a ainsi observé que les mères allemandes n'hésitent pas à réprimander ouvertement et dans un lieu public (parcs, …) une autre mère qui laisserait son enfant pleurer sans le réconforter immédiatement.

Est ainsi né en Allemagne le terme de « Rabenmutter » (mère-corbeau) qui est le reproche que l'on adresse à une mère négligente avec ses enfants.
Par opposition, en France on trouverait une équivalence avec la « mère-poule », avec sa connotation péjorative pour désigner une mère s'occupant trop de ses enfants.

2. La primauté de l'enfant

« L'enfance est perçue en Allemagne comme une période à respecter: les parents doivent faire des sacrifices de temps, d'attention et de respect de l'enfance. Contrairement à la France, les Allemands s'adaptèrent aux besoins (caprices) des enfants. « C'est l'enfant qui sécrète ses rythmes et ses normes. »[8]

L'enfant est un investissement particulier, une « mission » à remplir. Fait partie de ce devoir l'obligation de faire grandir en lui la personnalité et le jugement:
En Allemagne on favorise le consentement intérieur de l'enfant: ce qu'on lui impose (règles, politesse, savoir-vivre) doit venir de lui et de son consentement, ainsi doit-il être en âge de comprendre les choses pour les accepter et les mettre en pratique.

Exemple: Aux enfants on dit…

Allemagne: « *Ne pas faire du bruit car cela gêne les voisins* »,

France: « *Ne pas faire du bruit car cela ne se fait pas* ».

Les Allemands veulent intérioriser avant d'appliquer (« s'approprier la règle »). Cela caractérise une peur de démission du jugement individuel, une volonté de former la personnalité autonome, responsable[9].

[8] op.cit. p.53
[9] traumatisme du désastre national-socialiste et de son idéal éducatif de masse

3. L'investissement familial

On pourrait parler d'un « protectionnisme éducatif allemand »: construire une famille est en Allemagne plus qu'ailleurs un investissement réfléchi. On a des enfants seulement si on consent à cette grande entreprise…
On trouve peu de familles nombreuses en Allemagne, et un taux de natalité notoirement bas (1,1 contre 1,9 en France et 2,1 pour le renouvellement des générations). Les mères allemandes sont souvent étonnées de voir leur alter-egos françaises entourées d'autant d'enfants et se demandent avec une pointe de reproche, comment cela est possible et conciliable avec les autres obligations sociales.
On parle en effet de « renoncement existentiel[10] » lorsqu'il s'agit de fonder une famille et de choisir le statut de mère en Allemagne, car le temps et l'éducation que l'on donne à l'enfant sont considérablement importants.
Cela se retrouve encore une fois jusque dans le vocabulaire employé: en France on parle de famille monoparentale, terme sobre et neutre, alors qu'outre-rhin c'est « alleinerziehende » (« élevant seul ») !

« On place si haut la barre des exigences requises par l'éducation de l'enfant qu'y satisfaire relève de la prouesse. (…) [Pour les Français], c'est moins difficile. A la fois parce que des institutions de garde collective prennent le relais de la famille, mais aussi parce que les valeurs éducatives françaises ne disent pas avec la même violence qu'une socialisation trop précoce est préjudiciable à l'enfant[11]. »

4. Rôle de la famille versus rôle de l'école

« Quand tout va mal dans la société, c'est la famille que l'opinion publique allemande accuse et qu'elle rend responsable de l'échec scolaire et de la délinquance juvénile. Dans la même situation, l'opinion française accuse l'école (qui ne joue pas son rôle intégrateur d'ascenseur social). »[12]

L'école a en effet en France une dimension tout autre: elle a grandi en même temps que la nation française, s'est renforcée avec la République (Jules Ferry), puis centralisée en uniformisée

[10] op. cit. p.114
[11] op. cit. p.116
[12] op. cit. p.119

(programme identique sur tout le territoire, examens communs, …); et aujourd'hui les meilleurs lycées Français sont d'anciennes institutions publiques parisiennes comme Henri IV, Louis Le Grand, …

B. Systèmes scolaires et universitaires; élitisme et méritocratie

1. Intégration à l'école, « Einschulung »

L'entrée de l'enfant à l'école (« Einschulung ») est une étape particulière dans la vie sociale de l'individu, et elle est entourée d'une cérémonie à laquelle participe toute la famille élargie. Elle marque l'entrée dans une vie différente, dépourvue cette fois-ci de l'insouciance d'auparavant.
Le choix du moment de l'Einschulung ne souffrira pas du désir des parents allemands de faire prendre à leur enfant une année ou deux d'avance, comme c'est souvent le cas en France. Brûler les étapes scolaires, n'est pas considéré comme une attitude éducative responsable: c'est plutôt un risque important qui pourrait entraîner une perturbation de l'équilibre psychologique de l'enfant, notamment son affectivité. Pour franchir cette étape, il doit être « gruppenfähig », c'est-à-dire capable de vivre en groupe.
On distingue dans cette préoccupation la prééminence naissante de la supériorité du social et de l'affectif sur la cognitif. Alors que le but des parents français est généralement de faire prendre de l'avance à leurs enfants afin de favoriser l'excellence de leur parcours scolaires (« avec une année d'avance, il ne sera pas pénalisé s'il redouble… »), les parents allemands s'inquiètent eux de sa sociabilisation.

2. Les conceptions d' "éducation"

Par la suite, l'école allemande n'affiche pas comme but explicite l'apprentissage de savoirs et de notions abstraites. L'accent est toujours mis sur le développement personnel au sein du groupe de ses pairs.
La notion d'éducation en Allemagne se définirait en plus du savoir, par l'acquisition de valeurs morales, intériorisées grâce à l'expérience du groupe.

Les surveillants de récréation, par exemple, ont un rôle plus important qu'en France: ils interviennent dans les comportements de groupe et sont responsables de bonne conduites individuelles.
« De même, dans les bulletins scolaires, le comportement social, l'aptitude à travailler en groupe ou à réagir de manière appropriée dans des situations de conflit font l'objet d'un commentaire très approfondi. »[13]

L'éducation en France est ainsi plus centrée sur la transmission du savoir (alors qu'en Allemagne on compte également sur la formation de la personnalité) y compris dans l'enseignement secondaire et supérieur.

3. « Werde, was du bist[14] »

La notion de « débouché » n'existe pas en Allemagne. On y préfère plutôt l'idée de « Beruf » (vocation) au sens où chacun est appelé (« rufen ») par un métier qui est *en lui* au départ.

Si on prend l'exemple des formations professionnalisantes, on constate qu'alors qu'en France on parle d' « apprentissage » (apprendre = acquérir un savoir venant de l'extérieur), les très répandues « Ausbildungen » (cf. infra « sich bilden ») font meilleur place, du moins dans les intentions, à la vocation personnelle.

4. L'acquisition du savoir

Dans les universités allemandes, les étudiants allemands prennent plus la parole car les cours sont plus participatifs, l'avis de chacun est respecté, et les étudiants n'ont pas peur, comme en France, de se tromper publiquement.
J'ai pour ma part remarqué ce respect systématique du professeur pour les interventions des étudiants: jamais une intervention d'étudiant en amphithéâtre ne sera qualifiée d'inopportune ou de fausse; elle « n'ira pas dans la bonne direction » ou sera « pertinente, mais ne répondant pas entièrement à la question » tout au plus. Les examens également sont marqués de cette attention particulière aux opinions personnels (on parlera d'ailleurs d'opinions plutôt que de connaissances

[13] op.cit.p.64
[14] Nietzsche

brutes): une réponse n'est pas « bonne » ou « fausse », à la manière très tranchée dont sont corrigées les copies françaises – et ce dès le primaire ! – car exprimer une réponse est toujours valorisé, même si n'étant pas la bonne. Le pire qui puisse arriver à un étudiant étant la copie blanche.

Dans l'organisation des études à l'université on retrouve également cette manière de transmettre le savoir de manière beaucoup plus participative: outre les cours magistraux (« Vorlesungen », qui sont d'ailleurs presque systématiquement complétées par autant d'heures d' « Übungen », travaux pratiques) les étudiants ont la possibilité d'être évalués sur des « Seminararbeit » qui consistent en des discussions étudiants-professeur, des exposés, et un travail final élaboré progressivement au cours du semestre. Les étudiants expriment ainsi leurs opinions et leur manière d'aborder un sujet, sous l'œil bienveillant du professeur.

J'ai ainsi assisté à quelques Seminar de la faculté de sciences humaines de Berlin, et je fut surpris par l'importance du dialogue qui s'est très naturellement instauré entre les étudiants, le professeur se contentant parfois même de remarques très brèves pour réorienter la discussion. Il agissait simplement en tant que « lanceur de débat ».
Une fois par exemple alors que le sujet portait sur le « Liberté, Egalité, Fraternité » français et les conditions historiques dans lesquelles il était né (sur fond de libération sexuelle, sujet cher aux Allemands), le professeur décrivait le « Egalité » comme le besoin nouveau au XVII^{é} siècle d'une égalité *homme-femme*. S'agissant, d'après moi, plutôt de l'égalité *pauvres-riches* dans ce contexte, mais inhibé aussi par mon appréhension à l'idée d'intervenir et de prendre la parole, ce dont je n'avais bien entendu pas l'habitude dans mes études en France, j'ai attendu la fin du cours pour en discuter avec lui. Sa réaction, au-delà de savoir qui avait raison, fut de me dire que j'aurai du intervenir pendant la discussion avec les autres étudiants…

En ce qui concerne l'évaluation des étudiants, là également les divergences entre la France et l'Allemagne sont significatives: la distinction examens/concours serait représentative pour expliquer les différences d'enjeu et de contrainte. Alors que le système français se révèle beaucoup plus stressant, les évaluations plus organisées et anonymes, en Allemagne ce sont les dossiers et travaux à la maison qui dominent. Le baccalauréat allemand par exemple comporte une part de contrôle continu, alors qu'en France (et en Irlande, l'unique autre pays européen dans ce cas), une épreuve unique, centralisée, et commune à tout le territoire sert à évaluer chaque promotion d'élèves.

Allemagne	France
Travaux scientifiques en herbe, documentation personnelle	Entraînement rhétorique
Dossier personnel avec notes de bas de page et bibliographie exhaustive	Exercices sur table en temps limité, avec corrigé-type

Les parents français sont demandeurs d'un enseignement encadré et répressif; ils sont habitués à la coercition, alors que les Allemands voient l'université et l'enseignement comme quelque chose de participatif et de socialement éduquant.

5. Le culte de l'intellectualisme français

Soutenant la coercition comme mode d'enseignement en France, le culte de l'intellectualisme est une constante dans la société française. Le cartésianisme et la primauté de la logique disent d'abord ceci: le savoir existe et c'est à l'individu de s'y plier.

« Pour la loi britannique, le premier né chez les jumeaux est considéré comme l'ainé. Selon la loi française, c'est l'inverse, en vertu du fait que le dernier sorti est conçu le premier[15]. »
Les signes de la tendance française à la théorisation, à la pédagogie sont omniprésents. Sur les murs du métro parisien s'étalent des affiches du centre pour la vulgarisation de la connaissance expliquant en termes simples l'origine du brouillard ou comment les signaux de télévision sont transmis par satellite. Dans la rame, les passagers sont souvent plongés dans un livre sérieux, là où leurs homologues étrangers parcourent un quotidien. Même les graffitis sont parfois écrits en vers…
C'est un processus encouragé dès l'école au sein d'un système éducatif universel, gratuit et très coté. (…) Combien d'autres pays tenteraient-ils d'enseigner la philosophie à un adolescent de 16 ans, ou d'en faire une épreuve au baccalauréat ?

[15] Andrew Jack – Sur la France, p. 76 - Odile Jacob 1999

L'élitisme à la française

Andrew Jack sur l'Académie Française: une institution très décalée, à l'image de la France et de sa passion pour l'institution élitiste, qui entend imposer ses vues au peuple (refus du modernisme et du langage américanisé)[16].

De même, Paris détient le monopole historique en matière de prise de décision, tant dans le secteur privé que dans le public. Siège des ministères et des grandes entreprises, doté du 01 comme indicatif téléphonique, point de départ du réseau ferroviaire, autoroutier, qui rayonnent vers les autres régions, Paris domine et contrôle.

6. Mode conflictuel

Max Weber distingue deux types de régulation sociale: le mouvement long de la modernisation conduit nécessairement à une dynamique de rationalisation de l'autorité soit en régulation de contrôle (règlement, plan), soit en régulation autonome.[17]
Ici il paraît évident que l'Allemagne se caractérise par une régulation autonome, avec une forte intégration du principe de la nécessité de règles collectives, ainsi que de ces règles collectives elles-mêmes … La France au contraire se caractérise a contrario par une représentation de l'autorité comme un élément externe à l'individu, sujet – et presque victime – de cette autorité.
Alors que le Français se sentira souvent plus en insécurité – en faute – en présence d'un policer, il est souvent dit des Allemands qu'ils sont tous des policiers en puissance, représentants et conscients de l'ordre commun et de ce qu'il exige de chacun.

Durkheim va dans ce même sens: selon lui, l'ordre normatif vient d'une conscience collective. L'autorité n'est pas des actes de violence ou de coercition, mais une intériorisation de la contrainte (avec sentiment de culpabilité).
Une norme est naturellement incomplète, c'est le sujet et le contexte qui lui donnent du sens[18]. La part d'apports personnels aux normes est plus important en Allemagne: en s'appropriant la

[16] Andrew Jack op. cit. p. 24 - Odile Jacob 1999
[17] Quelle Autorité, p. 22, Collection Autrement (rédaction collégiale)
[18] "Incomplétude de la norme" cf. le Droit (juridique) avec la multiplication des règles, règlements contextuels, complexifications, commentaires, jurisprudence qui foisonnent en Allemagne.

règle, l'Allemand a plus tendance à s'y identifier et à la compléter par ses expériences personnelles. Elle fait partie de lui, et y porter atteinte le touche plus personnellement.

Jean Piaget (1923) parle lui de l'horizontalité du rapport au devoir: collaboration avec les pairs et prise en compte de la subjectivité/réflexion individuelle.
L'allemand intériorise les normes et leur sens avant de les appliquer, il devient agent exécutant de cette norme.

7. Une culture de la confrontation[19]

Alors qu'en France la relation professeur/élève est réciproquement perçue comme conflictuelle, elle est en Allemagne beaucoup plus cordiale. Ceci est annonceur du comportement de l'adulte: un Français caractérisera sa relation vis-à-vis du pouvoir (Etat, police, justice, hiérarchie, …) sur un mode emprunt d'affrontement, du moins en comparaison avec ce qu'on retrouve en Allemagne.
Ainsi, chahuter, saboter un cours est vu en Allemagne comme une atteinte à l'échelle de la société.

Un quotidien plus coercitif en France conduit les individus à s'allier avec leurs pairs (alors qu'en Allemagne la compagnie des adultes est plus fréquente pour les enfants), à participer à une dynamique collective et à s'allier contre l'autorité de tutelle (professeurs, …)[20].

Adorno:
La *« personnalité autoritaire »* demande une autorité extérieure, avec une dynamique de groupe. Le schéma de l'opposition devient nécessaire (France).
A l'inverse, la *« personnalité démocratique »* se caractérise par un comportement autonome et critique (Allemagne).

La pression sociale est moins forte sur les élèves allemands. Les parents ne voient pas l'école comme un facteur d'ascension sociale et ne craignent pas la « chute » sociale que représente en France le fait de ne pas suivre une voie d'excellence (bac scientifique, …)

[19] Béatrice Durand, op.cit. p.141
[20] Voir également Annexe 4: Distance hiérarchique

Comme conclusion sur l'agressivité omniprésente en France, Andrew Jack résume:
« La différence réside dans le fait que le conflit fait partie intégrante de la culture française: (…) il ne s'agit pas d'impolitesse, mais d'une forme d'agressivité élevée au rang de style de communication.

C. Individualisme, valeurs collectives et religion

Le terme d'individualisme, à cause de sa connotation péjorative en français, ne convient pas pour décrire l'attention que porte les Allemands à leur vie privée. Il convient plutôt de parler de « souci de soi »[21]:

1. Le souci de soi

Importance de l'éducation centrée sur l'individu: contrairement à ce que l'on en pense généralement, l'Allemagne st une société *individualiste*, et non pas *conformiste et disciplinée.*
Les Allemands voient dans le travail, de même que dans les études, un moyen de réalisation personnelle (autonomie, flexibilité), alors qu'en France c'est surtout le moyen d'accéder à des responsabilités et d'avancer dans la carrière.

« L'individu essaye de définir lui-même les critères de sa réussite, alors qu'en France, il se plie aux critères de réussite proposés pas la société[22]. »
De ceci découle de nombreuses représentations collectives: ce qui est socialement souhaitable en France ne l'est pas forcément en Allemagne: les Allemands attachent plus de considération par exemple au métiers manuels, et pas tant plus aux métiers type « cadres supérieurs », car la hiérarchisation ne se fait pas tant parmi les métiers, mais plutôt sur les vocations: un Allemand aura plus tendance à déconsidérer quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il veut faire ou qui n'exerce pas d'activité professionnelle (i.e. qui n'a pas de vocation, de reconnaissance sociale), alors que les Français lorgnent toujours vers les postes haut-placés et accordent peu d'estime aux métiers manuels.[23]

[21] Béatrice Durand, op.cit. Deuxième partie
[22] Béatrice Durand, op.cit. p.102
[23] De même, peu d'Allemands reconnaîtront volontiers être complètement athées. Peu importe la pratique formelle, l'appartenance à une obédience, comme marque d'un travail sur soi, est socialement très favorablement considéré en Allemagne.

L'accent est mis en Allemagne sur le fait de posséder une connaissance spécifique, un savoir-faire propre, alors que les Français préfèrent se définir comme généralistes, et voient dans la spécialisation des études ou des tâches des synonymes d'abrutissement.

L'histoire d'un patron français est de ce point de vue très significative: rentrant d'une réunion en Allemagne dans sa filiale, un patron français, préoccupé par son avion le ramenant an France, fait remarquer au chauffeur allemand de la voiture qu'il serait judicieux de prendre tel raccourci pour arriver plus vite à l'aéroport. Cordialement mais sèchement, le chauffeur lui réplique que c'est lui qui conduit la voiture et que de par ses qualifications, il est le plus a même de prendre les décisions concernant le trajet…

- **Sich bilden**

Le mot « Bildung » (éducation) vient du verbe « sich bilden » (se construire). Chacun se construit par l'éducation qu'il reçoit et à laquelle il participe activement.

Les loisirs ont ainsi une place plus importante en Allemagne: ils sont perçus, au même titre que le travail, comme un moyen d'épanouissement personnel.
Il s'agit d'un besoin reconnu, pour la réalisation personnelle. Ici pas d'impératifs de performance ou de résultat. Ainsi prospèrent en Allemagne les associations, les clubs et les organisations d'amateurs.
En France les initiatives d'activité de loisir ont la vie dures, car celles-ci sont nécessairement non performantes.

- **L'individualisme allemand**

L'individualisme allemand – au sens où l'existence est une œuvre à construire – est beaucoup plus ancien et intégré.
En France il existe plusieurs freins au développement d'un tel individualisme: la société est, comme nous l'avons vu, plus autoritaire et contraignante pour l'individu.

Contrairement à son acceptation usuelle française, l'individualisme allemand a pour corréllaires d'abord le consentement intérieur, l'intériorisation et la participation aux valeurs collectives, l'épanouissement personnel ensuite, et enfin le souci de soi.

Cet individualisme a, en terme de pratiques et de reconnaissance sociales, une ultime concrétisation: la religion.

2. La religion comme pratique individualiste

Religion et vie sociale:

Pour A. Godin (1981), les conditions de survie d'une religion seraient directement liées à ses qualités fonctionnelles, une religion n'étant fonctionnelle que « dans la mesure où ses croyances, ses rites, ses mythes, son langage ou son organisation répondent à des dispositions psychiques, conscientes ou inconscientes, culturellement conditionnées[24]. »

De ce point de vue le protestantisme, première religion d'Allemagne où se trouve son foyer historique, répondrait exactement aux aspirations individualistes des Allemands.

Pour Weber, les religions produisent des ethos[25], i.e. des systèmes de dispositions qui impriment une orientation à l'action. D'où ce lien entre la religion et l'action[26]. L'individualisme allemand trouve au niveau social la solution à son paradoxe dans la pratique commune d'une religion qui laisse à chacun l'espace de liberté (pratique religieuse) auquel il aspire, sans pour autant renoncer au rôle de lien social qu'a toute religion.

Le protestantisme est ainsi avant tout marqué – en comparaison avec le catholicisme – par une relation individuelle du croyant avec Dieu: le dialogue ne passe pas par un intermédiaire (prêtre).

Les pratiques sont moins formelles (moins de pratiques collectives et d'attachement aux signes extérieurs communs)[27].

[24] Cité dans L'identité culturelle, p.161 - Geneviève Vinsonneau, Armand Colin 2002
[25] ensemble d'idées ayant des conséquences sur l'action (éthique) et rôle social également (lien social)
[26] Laurent Fleury, Que sais-je - Max Weber, 2001, p.32
[27] cd. Annexe 2 sur la Réforme

Consentement intérieur de l'individu en Allemagne contre coercition du système scolaire français, intériorisation contre modèles de réussite préétablis, participation contre affrontement, épanouissement personnel contre intellectualisme, … En comparaison avec la France, l'Allemagne semble accorder une place primordiale à l'individu et à la formation de son jugement personnel, tant pour sa construction personnelle que pour ses relations dans la sphère sociale.

Une fois construite la "personnalité culturelle", se pose la question du mode sur lequel l'individu va interagir en société.
Il n'est bien sur pas pertinent de dire que l'individu apprend, puis mets en œuvre ce qu'il a appris, ces deux temps étant bien entendu confondus, et la socialisation s'étalant sur toute la vie. Dans cette seconde partie, nous nous intéressons à la manière dont l'individu restitue, à travers les comportements, son particularisme culturel.

2. Primauté sociale de l'individu et appropriation de l'autorité

A. Des relations sociales conformes à l'individualisme

1. Primauté de l'individu dans son intérieur

Afin que l'individualisme dont nous avons parlé ne soit pas un obstacle au bon fonctionnement social, l'exigence de cohérence intérieure particulièrement présente chez les Allemands se retrouve dans les relations sociales: celles-ci sont plus franches et moins pourvues d'artifices en Allemagne…

« La comparaison du discours tenu sur les bonnes manières dans les préfaces [des guides de bonne conduite allemands et français] et les commentaires accompagnant la description concrète des bons usages fait apparaître une articulation différente entre l'intériorité et le comportement en société. Les manuels français s'accordent à reconnaître la dimension d'un « mensonge nécessaire » de la politesse: elle est l'hypocrisie indispensable au bon fonctionnement des relations sociales (…).
Inversement, les manuels allemands insistent sur la nécessaire correspondance de l'intérieur et de l'extérieur: la politesse doit venir du cœur. Ils sont fondamentalement hostiles à la politesse hypocrite[28]. »
J'explique pour ma part le souci de précision et la ponctualité allemande par ce même trait: s'engager, même verbalement, à effectuer quelque chose, revêt en Allemagne un caractère plus ferme.
Quitter un ami en lui lançant « A demain » ne laisserait en Allemagne aucune incertitude sur la probabilité de le revoir effectivement le lendemain. Un comportement plus latin n'irait pas jusque là, et aurait simplement signifié qu'on reverrait cet ami avec plaisir, sans pour autant s'engager dans le temps et les faits.

De même, l'identification l'activité professionnelle est plus intériorisée en Allemagne: un expatrié français rapporte ainsi qu'ayant eu à négocier âprement avec un Allemand sur un contrat, et celui-

[28] Béatrice Durand, op. cit. p.148

ci ayant haussé le ton au cours de la négociation, il se montra par la suite rancunier, comme si la manière dont s'était déroulée la négociation l'avais touché personnellement. Chez les Français, montrer des signes d'énervement fait partie du jeu, même dans le cadre professionnel.

L'Allemand est plus honnête: il s'efforce de maintenir un plus grand rapport entre ce qu'il pense et ce qu'exige la société (par opposition au double-discours français).
Les Français sont habitués à composer avec un personnage, à s'adapter ou encore à jouer la comédie sociale.

2. Identification au bien-être collectif

De ce fait, toutes les manifestations sociales sont nécessairement ressenties comme des manifestations directes des personnalités et des jugements personnels. On accorde ainsi plus d'importance en Allemagne au fait de prendre à partie la société (manifestation dans la rue, pétition, action politique,…), car cela signifie que la revendication émane d'une personne ou d'un groupe de personnes qui ne se reconnaît plus dans la société telle qu'elle est.
Les Allemands ont une identification plus forte au groupe, et tolèrent moins que les Français que ce groupe leur soit contraire.
Par exemple en université, si un professeur envisage d'évoquer un sujet sortant du programme initial, et que les élèves estiment que cela ne les intéressent pas, ils feront part de leur réclamation… En France, les élèves subiraient cela sans broncher, leur identification à la marche commune des affaires étant moindre.

Très significativement, même la contestation en Allemagne fait partie du bon fonctionnement collectif. Elle est un élément régulateur au même titre que l'existence d'une hiérarchie ou de lois.
En France, la contestation est nécessairement hors-cadre. Elle est un événement de cassure dans son fond et dans sa forme. Ainsi la Révolution Française est-elle à l'image de beaucoup de contestations en France: brutale et radicale.
On n'envisage pas en France de revendiquer tout en restant totalement dans le cadre de la légalité… On dit souvent par exemple que les Français font la grève avant de discuter, alors que les Allemands procède inversement - les grèves étant alors extrêmement rares (mais aussi beaucoup plus massives).

Dans la contestation, les Allemands ont toujours le souci de rester dans la légalité.
Béatrice Durand raconte ainsi une manifestation de parents à laquelle elle a pris part, et dont l'objet était les horaires d'ouverture de la crèche que la ville voulait réduire. Les parents d'enfants ont manifesté leurs exigences, dans un cadre toujours respectueux de la légalité: ils versèrent les droits d'inscription, mais sur un compte bloqué. Ils eurent d'ailleurs gain de cause, car leur action respectait la forme légale et les procédures.

Chacun est ainsi gardien de l'ordre commun, et le civisme allemand se caractérise par identification au maintien nécessaire de cet ordre commun.

3. Du bon fonctionnement collectif

Dès leur plus jeune âge, les Allemands apprennent qu'ils sont tous responsables du bon fonctionnement collectif et qu'ils se doivent de reporter à la personne (autorité) compétente; en France, cela est assimilé à du « rapportage », de la délation ou collaboration: c'est à la police de maintenir l'ordre et pas aux citoyens.

Cette opposition culturelle vis-à-vis des instances du pouvoir est présente dans toutes les sphères sociales en France. A l'inverse, et comme le notent Joachim Schild et Renate Köcher[29], on peut opposer le fameux modèle du consensus allemand à cet affrontement implicite et systématique des dirigés/dirigeants en France:
" Ein wesentlicher Unterschied zwischen dem deutschen und dem französischen Management ist die Frage der Entscheidungsfindung im Team beziehungsweise durch den Vorgesetzten. *Le ciel a décidé* ist ein Schlagwort, an dem viel Wahres in Frankreich zu finden ist; während in Deutschland viele Entscheidungen in Abstimmungsprozessen im Team fallen oder bei gemeinsamen Besprechungen. (…) Das patronale Denken spielt in Frankreich eine viel größere Rolle als in Deutschland, die Führung im Mitarbeiterverhältnis, die Delegation von Verantwortung sind viel weniger ausgeprägt"[30]

[29] Joachim Schild/Renate Köcher, Wertewandel in Deutschland und Frankreich, Leske+Budrich, Opladen 1998
[30] citant Jacques Pateau " Arbeitswerte und Managementstile"

B. Interaction de l'individu dans l'espace social: communication et conception du temps

Etudiant les disparités dans les manières de communication, Hall[31] a mis a jour quatre dimensions, quatre vecteurs d'analyse pertinents pour étudier les différences culturelles.
Voici deux de ces dimensions qui me paraissent pour cette étude intéressantes à analyser:

1. L'orientation contextuelle

Il oppose ici les cultures caractérisées par une « forte référence au contexte », à celle ayant une « faible référence au contexte ». L'Allemagne par exemple est un pays où le message sera peu marqué par le contexte, c'est-à-dire que la communication d'une personne à une autre (je retreindrai ici la notion de « communication » à sa forme verbale, la communication écrite – presse, lettres, mails, … - étant à mon sens moins révélatrice quant à la structuration de l'esprit, car se rapprochant souvent de la littérature) ne tiendra pas compte, dans son fond et surtout dans sa forme, du contexte dans laquelle elle est formulée. Autrement dit, le message est plus neutre, plus informel, et comporte peu de sous-entendus. Il est exprimé de manière exhaustive et ne laisse que peu de place à l'*interprétation personnelle*.
A l'inverse, les Français – pour illustrer l'exemple d'une communication à forte référence au contexte - auront tendance à dire peu (en quantité), et à insérer des zones d'ombre ou de sous-entendu (sans pour autant chercher à brouiller le message). Pour ma part, j'expliquerai cela par le désir que le destinataire s'approprie le message en y insérant sa manière personnelle de formuler les choses.

Il est ici facile mais tentant d'invoquer cette particularité pour expliquer pourquoi les Allemands, pour exprimer une seule et même idée, le feront avec une phrase (prenons cette mesure) qui sera plus longue que chez un Français (cf. infra "la phrase allemande").
De même, quand on regarde les interjections courantes du langage, on voit bien que celles-ci sont bien plus étoffées en Allemagne:

„Das kann ja nicht wohl wahr sein !?!“ ⇔ “C'est pas vrai!?!“

[31] Edward et Mildred Hall, 1990 Understanding Cultural Differences, Yarmouth, ME: Intercultural Press

Souhaitant que le point soit fait sur un dossier laissé de coté depuis un certain temps, un cadre français demande en ces termes à son collaborateur allemand « Il serait bien que tu jettes un œil un de ces jours sur ce dossier si ça ne te dérange pas… ».
Quelques semaine plus tard, ne voyant toujours rien venir, le Français s'en inquiète auprès de son collaborateur et se fait rembarrer au motif que sa demande comportait beaucoup trop d'approximatifs. Pour caricaturer, un « Je veux pour dans dix jours un résumé en cinq pages de ce dossier » aurait été plus efficace !

De même, certain champs linguistiques sont plus étoffés outre-Rhin: les moments de la journée font l'objet en Allemagne d'un champs de vocabulaire plus riche et plus précis. Par exemple des expressions comme « Mahlzeit » ou « Feierabend » n'ont pas d'équivalent en français. Cela ne veut bien sur pas dire que le Français ne souhaitera pas « Bon Appétit pour midi » ou « Bonne soirée après la journée de travail » à ses collègues, il le fera avec des mots moins spécifiques qui, compte-tenu du contexte, ne laisseront aucune ambiguïté quant à leur signification.

Avant d'évoquer l'autre dimensions d'analyse de Hall (l'orientation temporelle), il me paraît ici opportun de rapporter l'avis de Bernard Nuss au sujet de la langue allemande, symptomatique selon lui, du souci de précision[32] caractéristique de la culture germanique.
Selon lui la « *surcharge d'information* » est caractéristique du besoin de « réduire à tout prix la marge d'interprétation ». Seulement ainsi l'Allemand a-t-il le sentiment de « dominer (…) son affaire ». Il cite l'exemple des routes allemandes qui détiennent le record mondial du nombre de panneaux de signalisation.
Je citerai pour ma part l'extraordinaire foisonnement de littérature concernant le Droit en Allemagne. Les Allemands écrivent énormément dans ce domaine – le droit fiscal par exemple, dont soixante-dix à quatre-vingt pour cent de la production mondiale est en langue allemande -, à travers des articles, des commentaires de lois, d'arrêts, de jurisprudence… Nul doute que concernant le respect de sa liberté et de ses droits, l'Allemand tient à réduire la part d'incertitude et d'aléa!

[32] Bernand Nuss, Les Allemands entre ciel et enfer, Collection Autrement. pp.128

- **La phrase allemande**

« La phrase allemande, devenue au fil des siècles longue et tortueuse à force de charrier des informations de plus en plus abondantes, et peut-être le meilleur reflet du besoin de précision qui anime les Allemands. Jonglant avec les sujets, les verbes, les attributs, les compléments, emboîtant les propositions pour désarticuler, puis recomposer la pensée dans un registre plus élevé, gonflant la principale jusqu'à la limite de l'éclatement, faisant subtilement rendre gorge aux subordonnées, étirant à l'infini des juxtaposées successives, rapprochant enfin, au dernier moment, par un tour de passe-passe linguistique, une proposition indépendante qui seule parfois révèle le sens profond de toute la démarche, la phrase allemande, d'une complexité et d'une richesse sans pareille pour qui sait la manier, arrive, sans jamais perdre son unité syntaxique, à éclairer toute les facette d'une idée et à embrasser la totalité d'un problème. Mais seul un esprit allemand ou entraîné par une longue pratique peut, sans se perdre, en suivre tous les méandres[33]. »

Ce passage, avec cette longue phrase, est un bon exemple de ce qu'occasionne le souci de précision allemand.

2. L'orientation temporelle

Hall utilise les concepts de poly- et monochronisme: la culture monochronique détiendrait dans ses représentations communes l'image d'un temps linéaire, où chaque activité a sa place propre, délimitée par un début et par une fin. Deux activités ne se chevauchent pas dans le temps.
L'Allemagne, de culture monochronique, n'effectue qu'une seule chose à la fois, et quand vient l'heure de passer à autre chose (parce que cela était prévu, parce que c'est l'heure de la réunion, …), il n'est plus question d'y revenir ou même d'y repenser.
A l'inverse, le Français sera réputé de culture polychronique, car gérant plusieurs tâches simultanément (sans pour autant d'ailleurs que cela préjuge de son efficacité globale).

Les horaires de travail sont strictement respectés en Allemagne, on ne reste pas plus tard au bureau « pour faire bien ».

[33] Bernard Nuss op.cit. p129

Un patron allemand ne retiendra pas sa secrétaire au-delà des horaires contractuels, sous peine de porter atteinte à un droit fondamental.
En France, rester présent et disponible est crucial: il dénote socialement un attachement a travail.

Exemple: Volkswagen (Wolfsburg) et l'aménagement novateur du temps de travail. Cette entreprise fut la première grosse structure en Europe à insérer la semaine de quatre jours de travail…

Poly Platt nous donne une autre illustration du polychronisme:
En Asie, Afrique, Méditerranée et Amérique du Sud, l'homme passe en premier et c'est par exemple grâce au réseau humain qu'on arrive à boucler un projet. « Les réunions sont là pour donner une vue d'ensemble, on peut les reporter ou les annuler, elles ne sont pas indispensables[34]. »

~

En conclusion de cette partie, il me paraît également intéressant de tenter d'extrapoler ce que nous avons vu sur l'identification particulière des Allemands au fonctionnement collectif, à la dimension de l'Etat.

En s'intéressant cette fois-ci directement à la relation des individus à leur pays, et en effectuant la démarche inverse (s'intéresser à la construction de l'Etat et non à celle des individus), retrouvons-nous les mêmes caractéristiques de la relation à l'autorité que celles que nous avons déduites précédemment ? Dans quelle mesure l'Etat est-il l'incarnation de l'autorité telle qu'elle est appréhendée par les individus?

Je vais ici envisager d'abord une approche historique de la construction de l'Etat allemand (par rapport à la France), pour définir la différence fondamentale dans la perception de l'autorité étatique (autorité intégrée (All.) et autorité incarnée (Fr.)).

[34] French or Foe?, p.52 – Poly Platt, Bayard 1994

C. Citoyen et Etat: étude historique sur la construction de l'autorité étatique

Philippe Delmas montre, à travers une approche historicisante, que l'identité actuelle de l'Allemagne et des Allemands est le fruit de plusieurs siècles de tentatives avortées de la construction d'une identité nationale. Cela a aujourd'hui pour conséquences une relation radicalement différente avec les symboles nationaux et les instances de pouvoir, et plus généralement les "lieux de l'autorité".

1. Sur l'identité de l'Allemagne

« Les Allemands sont une évidence, l'Allemagne est une question. »
« La continuité de la division est la réalité historique de l'Allemagne, autant que la création de l'unité celle de tous ses grands rivaux. »

Dans son livre De la prochaine guerre avec l'Allemagne, l'historien et politologue Philippe Delmas retrace la construction de l'Etat allemand en regard avec celle de la France.
Il y décrit l'histoire de l'Allemagne comme une "déconstruction[35]" permanente de l'autorité centrale, contrairement à la France, marquée par des siècles de centralisation à marche forcée. L'Allemagne n'a jamais eu de pouvoir unifié fort, et sa géopolitique actuelle est le reflet de cette histoire qui a bizarrement abouti à cette Allemagne première puissance européenne que l'on connaît aujourd'hui.
La France, elle, a une histoire dont la trame est la fortification permanente du pouvoir central. Politiquement, cela a pour conséquence qu'elle a, aussi bien aux yeux des autres pays que de ses concitoyens, une légitimité plus grande.
L'Annexe 2 contient un résumé des principaux événements historiques cités par P. Delmas pour expliquer le "décentralisme" actuel allemand (notamment le système fédéral).

Intéressons-nous maintenant à l'Allemagne contemporaine et aux conséquences de la faiblesse de son identité nationale.

[35] "Die Geschichte Deutschlands (…)[ist] ein *Streben* nach Einheit" J. Schild/R. Köcher op. cit. p.158

2. « Quelle identité bâtir avec mille histoires ? »

Considérant que l'attachement au pays et aux symboles nationaux est une constituante forte de l'identité culturelle, la question se pose pour l'Allemagne des lacunes que cela pose, et éventuellement de leur ersatz…

Les lieux de mémoire allemands, par exemple, sont partout: l'Empire avait son parlement à Ratisbone, sa Chancellerie à Mayence, et sa capitale à Vienne. La première université de langue allemande fut créée à Prague au XIVè siècle. Rien qu'au XXè siècle, on trouve comme différentes capitales Weimar, Bonn et Berlin.
La coïncidence Etat/Nation n'est pas évidente et ne fut jamais réalisée, sauf pour le pire (national-socialisme).

Philippe Delmas pose enfin la question suivante: « Aujourd'hui pacifiée et avec l'Europe pour avenir, l'Allemagne résistera-t-elle à une crise ? » C'est donc le point de l'unité et de l'identité nationale: la France paraît mieux protégée d'une éventuelle crise identitaire…
Pour répondre à ceci, il avance l'attachement au fédéralisme, à l'image duquel les Allemands semblent vouloir construire l'Europe.
« C'est le fédéralisme qui a constitué l'Allemagne. (…) Même Bismarck a respecté cette configuration. Seuls Hitler et l'URSS les suppriment, les confirmant à contrario.[36] »
80% des Allemands considèrent leur Land comme leur pays d'origine, plutôt que l'Allemagne. Ainsi, les élites intellectuelles ou politiques hésitent à gagner Berlin et préfèrent rester dans leur Land, dont ils ont l'accent prononcé[37].
De même, le « hoch Deutsch » reste une curiosité, et sont nombreux ceux qui auraient du mal à le définir.

Citant Pierre Viénot (1931) et résumant ainsi bien les attentes des Allemands et Français: « « De quoi l'Allemagne a-t-elle peur ? De son histoire et de sa géographie. » De quoi la France est-elle fière ? De son histoire et de sa géographie. [Ces deux pays] sont trop réciproques dans leurs

[36] op. cit. p.137
[37] Lors de la dernière campagne pour la Chancellerie, Edmund Stoiber, le Munichois de la CDU-CSU, se faisait ainsi remarquer pour son fort accent bavarois. Il obtint un score rédhibitoire dans l'ex-Allemagne de l'est.

craintes pour être dissociables dans leurs apaisements. (…) « Choisir notre conduite envers l'Allemagne, c'est choisir l'idée que nous nous faisons de la France. »[38] »

o **Nation - Peuple**

« Parce qu'elle bénéficie chez nous d'une longue continuité historique, la nation reste l'indiscutable référence pour l'identité de tous les Français. En revanche, pour les Allemands, l'idée de nation a toujours eu moins de force que celle de "peuple". »[39]
On peut ici mettre en regard le "Dem deutschen *Volk*" sur le fronton du Bundestag allemand au "Discours à la *nation* française".

« Le terme de "nation" stigmatise l'échec des Allemands à la contenir loin de l'idée simultanée de politique expansionniste et de l'utopie racial. »

Sur les symboles nationaux: en France les Monuments au Morts sont financés par la communauté, occupent une place centrale dans l'espace urbain. De même la Fête Nationale est particulièrement importante en France[40]…
En Allemagne, ces monuments sont privés, cachés, et souvent graffités. Ils sont des signes refusés de patriotisme[41].

Enfin, pour terminer sur ces symboles, j'évoquerai les premières personnes de l'Etat: alors qu'en France le Président de la République dispose d'un pouvoir, d'une influence et surtout d'une fonction de représentation de premier ordre, le Chancelier allemand a un rôle purement exécutif, et ne jouit pas du tout de la même aura et du même pouvoir symbolique[42].

---

[38] Op. cit. p.189
[39] Kurt Sontheimer (professeur de sciences politiques à Munich), Le Monde, 6 avril 1990
[40] « Dans le traitement de l'actualité, les Français sont très chauvins, fiers de leur pays et de leur culture.
Ils est toujours très difficile d'aborder le thème de la francophonie face aux téléspectateurs allemands, à la gloire de la langue française, ce qui est perçue comme une vision obsolète du monde. » Béatrice Durand, op. cit. p.216
41 Karambolages, Arte, Novembre 2004
[42] Postface d'Annette Gerlach (journaliste, Arte), Béatrice Durand op. cit.
Relation différente avec le politique:
Allemagne: les hommes politiques s'efforcent de parler vrai, d'être des gens normaux.
France: Les Français d'en bas on encore le sentiment que ceux qui les dirigent, l'élite issue des grandes écoles, sont des gens à part.

L'identification nationale diverge donc énormément entre la France et l'Allemagne. Sur des circonstances historiques, la France a su bâtir un Etat fort. Les Français sont ainsi bien plus marqués par la présence d'une identité nationale incarnée forte et par des signes extérieurs de pouvoir et de légitimité.
A l'inverse, les Allemands sont en questionnement permanent vis-à-vis d'eux-mêmes à travers celui de leur Etat, et leur relation à leur communauté n'en est que plus marquée…

3. **Autorité intégrée (All.) contre Autorité incarnée (Fr.)**

Je reprends ici les expressions d'un professeur français[43]: « Autorité intégrée » et « Autorité incarnée » sont utilisées pour différencier fondamentalement les relations à l'autorité dans les deux cultures.

Conséquences directes des différences de légitimité qu'ont le pouvoir central en Allemagne et en France, l'autorité est vécue de manière différente dans les deux pays. Nous avons bien sûr à faire à deux pays à tradition démocratique, avec un Etat de Droit. Cependant, lorsque l'on s'intéresse au lien de l'individu à l'autorité étatique, il est intéressant de noter que l'autorité centrale joue un rôle différent.

Pour la France, grâce à ses symboles nationaux, à son centralisme poussé à l'extrême et à l'identification forte du citoyen à la République, on peut parler d'incarnation de l'autorité. En effet, celle-ci est très clairement représentée: que cela soit les lieux, les personnes, les instruments ou encore les valeurs, l'individu a un contact permanent avec une autorité concrète qui s'impose à lui parfois brutalement[44], et dont il acquiert une conscience bien définie très rapidement.

A l'inverse, le citoyen allemand fait face à une ambiguïté du pouvoir central, et se montrera plus attaché à une autorité de proximité[45], moins abstraite, et avec laquelle il construit un lien plus personnel.
Comme nous l'avons vu, les Allemands ont une identification plus forte au bon fonctionnement du groupe, c'est pour cela que, faute de schéma d'une autorité préexistante forte et reconnue, les

[43] Professeur d'université (Paris - Sorbonne) spécialisé dans les relations franco-allemandes, ayant donné une conférence en 2003 sur les modes de travail franco-allemands à travers l'exemple de la fusion EADS.
[44] "Die Individuen gewöhnen sich daran, sich gegenüber einer entferntenAutorität zu schützen" J.Schild/R.Köcher, op cit. p 162
[45] Cf. également Annexe 4 "Distance hiérarchique"

Allemands s'approprient cette autorité et se considèrent eux-mêmes comme une entité représentative du pouvoir: c'est une autorité intégrée. Chaque citoyen porte en lui les principes de bon fonctionnement du groupe.

"Der Schlüsselbegriff der Vielfalt (…) das Verhältnis zur Autorität. [Der Chef] übt eine von allen anerkannte Autorität aus, weil er geographisch und symbolisch nah ist. Gerade weil diese Autorität geographisch nah ist, wird sie vom Individuum, das keinen Grund zur Auflehnung hat, *leicht internalisiert*. In dieser Gemeinschaftskultur muß jedes Individuum eine Funktion ausüben, die dem Gruppeninteresse dient und allgemein anerkannt ist, um so das Überleben und den Wohlstand der Gruppe sicherzustellen.[46]"

[46] J.Schild/R.Köcher, op cit. p 160

Conclusion

Que cela soit dans la manière dont l'individu intègre les normes et valeur de la société, ses comportements vis-à-vis du bon fonctionnement collectif ou sa relation à l'Etat, nous retrouvons les mêmes caractéristiques des divergences entre Allemands et Français: alors qu'en France c'est une représentation extérieure qui s'impose à l'individu, en Allemagne c'est un lien plus personnel qui s'instaure naturellement entre l'individu et sa communauté de proximité.

L'individualisme est ici une notion-clef dans la mesure où il correspond à une primordialité de la personne et de ses besoins de construction personnelle et de reconnaissance sociale: les Allemands, dont la culture est historiquement mois marquée par une autorité étatique forcément abstraite et impersonnelle, s'approprient et apprennent à penser individuellement leur relation à l'autorité.

Comme nous l'avons vu, socialisation et comportements sont deux facettes indissociables de l'identité culturelle. Elles engendrent une reproduction culturelle qui, au fil des générations, constitue cette identité culturelle. Vus de l'extérieure, une culture et ses comportements, sans doute à cause de leur complexités, restent souvent incompris. Ainsi les Français sont-ils constamment étonnés du paradoxe de la rigueur de la culture allemande et de sa réussite dans de nombreux domaines.

L'étude des causes et des effets (i.e. ici des socialisations et des comportements) permet ainsi de dépasser les jugements qualitatifs binaires (bon/mauvais, normal/anormal, …) et, en conscience de cause, d'améliorer la relation culturelle.

Bibliographie

Philippe Delmas - De la prochaine guerre avec l'Allemagne - Odile Jacob 1999

Béatrice Durand – Cousins par Alliance, Les Allemands en notre miroir - Editions Autrement 2002

Andrew Jack – Sur la France - Odile Jacob 1999

Geneviève Vinsonneau - L'identité culturelle - Armand Colin 2002

Laurent Fleury - Que sais-je - Max Weber, 2001

Edward et Mildred Hall, 1990 Understanding Cultural Differences, Yarmouth, ME: Intercultural Press

Poly Platt - French or Foe? - Bayard 1994

Claude Dubar - La Socialisation - Collection Autrement, Sociologie

Joachim Schild/Renate Köcher - Wertewandel in Deutschland und Frankreich - Leske+Budrich, Opladen 1998

Bernanrd Nuss - Les Enfants de Faust, Les Allemands entre ciel et enfer - Autrement Série Monde, Février 1994

Annexes

Annexe 1

Béatrice Durand – Cousins par Alliance, Les Allemands en notre miroir. Editions Autrement 2002

Présentation de l'ouvrage:

L'auteur veut expliquer les mentalités allemandes par le présent et non pas par une approche « historicisante » qui ferait du passé allemand très particulier la cause de tout. Dégager par une observation participante, les différences inhérentes.
Béatrice Durand est professeur de littérature française dans une université allemande. Elle est mère de famille et vit maintenant à Berlin.
Elle a éduqué son enfant en Allemagne, en confrontant sa conception de l'éducation (héritée de sa culture française) au milieu et aux structures allemandes, sans doublier le regard des autres mères allemandes et des éducateurs et pédagogues allemands.

Postface d'Annette Gerlach (journaliste, Arte)

p.212 « Ma vraie pensée sur les Allemands et les Français est qu'ils sont parfaits pour s'inspirer les uns les autres. Si on prend les qualités allemandes, et les qualités françaises, on a une sorte d'Homo europeanus presque parfait. Leurs caractères peuvent s e fertiliser, ils sont complémentaires. Des Allemands un peu plus légers et des Français un peu moins arrogants: quelle merveilleuse perspective ! »

Annexe 2

Philippe Delmas – De la prochaine guerre avec l'Allemagne, Odile Jacob 1999

Préambule: citation de De Gaulle, Vers l'Armée de métier 1934
« Entre Gaulois et Germains, les victoires alternatives n'ont rien tranché ni assouvi. (…)
L'opposition des tempéraments avive cette amertume. Le Français qui met dans son esprit tant d'ordre, et si peu dans ses actes, ce logicien qui doute de tout, ce laborieux nonchalant, ce casanier qui colonise, ce fervent de l'alexandrin, de l'habit à queue, du jardin royal, qui tout de même pousse la chanson, se débraille et salit les pelouses, ce Colbert collègue de Louvois, ce jacobin qui crie « Vive l'Empereur ! », ce politicien qui fait l'Union Sacrée, ce battu de Charleroi qui donne l'assaut sur la Marne, bref ce peuple mobile, incertain, contradictoire, comment le Germain pourrait-il le rejoindre, le comprendre et s'y reposer. Inversement nous inquiète l'Allemagne, force de la nature à laquelle elle tient au plus près, faisceau d'instincts puissants mais troubles, artistes-nés qui n'ont point de goût, techniciens restés féodaux, pères de famille belliqueux, restaurants qui sont des temples, usines dans les forêts, palais gothiques pour les nécessités, oppresseurs qui veulent être aimés, séparatistes obéissant au doigt et à l'œil, chevaliers du myosotis qui se font vomir leur bière… »

Résumé:

Au Moyen-Age, France et Allemagne étaient autant fragmentées, et le pouvoir du Roi de France était moindre que celui de l'Empereur.

p.19
Alors que la royauté française chercha à étendre son pouvoir, les Empereurs allemands consentirent de plus en plus de libertés aux Seigneurs. « L'histoire de la France est celle de la prééminence sanglante du Roi sur les Seigneurs. L'histoire de l'Allemagne est celle, longtemps plus paisible de l'organisation de leur équilibre. »

Alors que l'Allemagne choisit de mener campagne pour la domination de l'Italie, la France s'efforce d'unifier et de consolider politiquement le territoire sous la tutelle de Paris.
Les vacances répétées du pouvoir central en Allemagne expliquent l'autonomie grandissante des seigneurs locaux.

p.22 « L'Empire exprime que l'Allemagne est l'assemblée des Allemands »

La Réforme (1648) fit perdre à l'Allemagne le dernier lien entre les Allemands. On retrouve d'ailleurs aujourd'hui ces « deux Allemagnes »: la protestante du nord et la catholique du sud.
Elle « immunise l'Allemagne contre la Révolution » (Thomas Mann), en apportant aux Allemands un individualisme tout intérieur: chaque individu est responsable de son salut (pas de prêtre ni de hiérarchie dans la doctrine de Luther)
La Réforme conforte ainsi l'organisation (ou la non-organisation) politique de l'Allemagne en Principautés: affaiblissement du pouvoir de l'Empereur, et émancipation vis-à-vis de Rome (non reconnaissance du Pape).

De nombreuses guerres européennes eurent pour objet l'unité de l'Allemagne (guerre de Trente Ans, …). Plusieurs puissances européennes y prirent part, recherchant toujours à empêcher l'émergence d'un pouvoir central.

A moment de la guerre de Trente Ans, l'Empire comptait vingt millions d'habitants et plus de mille entités politiques autonomes…

Seule la guerre de 1870 permet à l'Allemagne d'exister; ironie de l'histoire: contre la France qui a toujours combattu son unité.

9 décembre 1870: IIème Reich. Les principautés conservent un pouvoir souverain sur la justice, l'enseignement, les cultes et les impôts.

Mais le sentiment national allemand ne prit pas, car il reste beaucoup de disparités (Nord/Sud, catholique/protestants, …). De plus, sur la scène européenne, l'Allemagne n'avait pas la légitimité d'un Etat-Nation comme la France ou l'Angleterre. On ne reconnaissait pas alors à l'Allemagne sa hauteur, d'où des relents de frustration, de patriotisme exacerbé.

Suite à la guerre de 1914-1918, le diktat de Versailles est pour les Allemands une confirmation que l'Europe ne veut pas d'eux.
Hitler incarne alors démocratiquement ce qu'être allemand signifiait.

Après la seconde guerre mondiale s'ajouta une caractéristique commune aux Allemands: la culpabilité (Auschwitz) qui s'affirme fortement.

Au cours de la guerre froide, l'Allemagne de l'ouest se retrouve pleinement intégrée à l'Occident; le miracle allemand est enfin reconnu, la réunification n'est alors plus une priorité pur l'Allemagne[47].
L'Allemagne « accepte l'identité qui lui est attribuée. » (p.42)

Annexe 3

La socialisation

Piaget: la socialisation peut être définie comme processus discontinu de construction individuelle et collective de conduites sociales incluant trois aspects complémentaires:
- aspect cognitif représentant la structure de la conduite et se traduisant en règles;
- aspect affectif représentant l'énergétique de la conduite et s'exprimant en valeurs;
- aspect expressif (ou « conatif ») représentant les signifiants de la conduite et se symbolisant en signes[48].

Approche culturaliste de la socialisation
Les institutions avec lesquelles l'individu est en contact au cours de sa formation produisent en lui un type de conditionnement qui, à la longue, finit par créer un certain type de personnalité[49].

La **socialisation primaire** correspond à l'enfance et à l'adolescence, la **socialisation secondaire** s'entend comme la période de pleine autonomie de l'individu, à savoir l'age adulte et le plus souvent la vie active.

Annexe 4

Distance hiérarchique

Dans son analyse des valeurs liées au travail et des styles managériaux, Jacques Pateau avance qu'alors qu 'en France l'autorité découle du statut des personnes, en Allemagne ce seraient plutôt les compétences qui entreraient en ligne de compte…

« Des comparaisons internationales mesurant la distance hiérarchique (power distance) définie entre autres choses par le caractère statutaire du pouvoir, font apparaître une opposition entre la France et l'Allemagne: sur une échelle de 1 à 100, l'Allemagne est créditée d'un indice de distance hiérarchique de 35, indice légèrement supérieur à celui du Danemark, de la Suède ou de la Norvège, tous entre 20 et 30, et très voisin de celui de la Grande-Bretagne, alors que la France atteint 75 points de distance hiérarchique (indice supérieur à celui de l'Italie ou de l'Espagne,

[47] En 1959, le SPD renonce à ce thème de campagne.
[48] La Socialisation, p.26 - Claude Dubar, Collection Autrement, Sociologie
[49] op.cit. p.43

compris entre 50 et 60). La France serait donc la société européenne avec le plus fort indice de distance "hiérarchique".[50]

Annexe 5

DIE ZEIT So machen wir's!

Wer als Deutscher in Frankreich arbeitet, lernt **strukturiertes Denken** und den **bewussten Umgang** mit Macht

Von Hans Rüdiger Lange

Wie immer war der Anfang schwer: Mit einem holpernden »Bongjurrr« begann Raoul Kronenberg* seine französische Karriere. Als medizinischer Direktor in der Vertriebsniederlassung eines deutschen Pharmaunternehmens in Paris und Chef von 16 französischen Mitarbeitern. Später erzählte ihm eine Kollegin, dass sie nach seinem Einstieg nicht geglaubt habe, dass er den Job schaffen würde. »Heute lachen wir beide über meinen Start. Ich habe das Gefühl, dass mein Stil hier sehr geschätzt wird. **Deutsche gelten als zuverlässig und ehrlich**.« In seinen sechs Jahren in Paris hat sich Raoul Kronenberg an die französische Art gewöhnt und die französischen Kollegen sich an seine. Er fühlt sich wohl auf seiner Position. Und er hat viel gelernt über die Unterschiede in den deutsch-französischen Arbeitswelten. Illustration: Daniel Matzenbacher für DIE ZEIT

Beeindruckt hat Kronenberg **das Talent** der französischen Manager **zum Strukturieren.** »**Unglaublich, wie sie ohne jede Vorbereitung die systematische Analyse eines Problems präsentieren können**«, schwärmt er. Der 42-Jährige selbst darf diskutieren, wie er will, denn als Vorgesetzter hat sein Wort immer Gewicht. Im *comité de direction,* der wöchentlichen Sitzung der Geschäftsführung, kam er mit einer deutschen Verhaltensweise allerdings nicht weit. Als er anfangs seine Ideen direkt einbrachte, wurden sie häufig abgeschmettert.

Wichtige Entscheidungen werden schon vor der Sitzung getroffen

Schnell fiel ihm auf, dass die französischen Direktoren anders vorgingen: Sie sprachen sich im Voraus mit dem Geschäftsführer und dem Finanzdirektor ab. **Während Deutsche oft ergebnisoffen in Sitzungen gehen, klären Franzosen das meiste bereits in informellen Gesprächen vorab**. Wichtiges wird oft sogar beiläufig im Flur oder am Kaffeeautomaten besprochen. Kronenberg hat dazugelernt – seitdem er seine Vorschläge abspricht, werden sie in der Regel angenommen. Der französische Ansatz bietet Vorteile, findet er heute. »Es blökt nicht jeder einfach los. Außerdem sind die Akteure viel besser vernetzt als bei uns.«

Als ein Manko empfindet er dagegen die geringere Effizienz in der Teamarbeit. »Die basiert in Deutschland auf der Idee des Konsensus. Im besten Fall entscheiden wir zusammen. In Frankreich drücken sich in der Diskussion viele darum, eine Position einzunehmen; jeder muss erst einmal seinen Chef fragen.« Das Hierarchie-Empfinden ist anders – **in Frankreich ist es in der persönlichen Beziehung zwischen Chef und Mitarbeiter verankert.** Der Chef entscheidet. Raoul Kronenberg wurde von seinen eigenen Vorgesetzten nahe gelegt, **gegenüber seinen Mitarbeitern autoritär und direktiver zu sein. Die in Deutschland verbreitete Art, die Mitarbeiter bei der Entscheidungsfindung einzubeziehen, wird in Frankreich von diesen leicht als Führungsschwäche missinterpretiert – nach dem Motto: »Der ist so inkompetent, dass er schon uns fragen muss.«**

Auch Matthias Wieland hat entscheidende Unterschiede bei den französischen Nachbarn festgestellt: die Bevorzugung französischer Firmen in staatlichen Einkaufsabteilungen. Wieland ist in Friedrichshafen für den Aufbau einer der deutsch-französischen Hauptabteilungen von EADS verantwortlich. Ihm ist vor allem der andere Umgang mit Zulieferern aufgefallen. »Es gibt in deutschen Behörden kaum Interesse, die deutsche Industrie zu begünstigen. Deutsch sein genügt nicht, um den Auftrag zu bekommen. Preis und

[50] Cité par Béatrice Durand, op. cit.

Qualität sind wichtiger«, erklärt er. Bei den Franzosen sei das anders. Aus ihrer Sicht sei die deutsche Haltung naiv und kurzsichtig.
Auch im Verhalten der Manager innerhalb von EADS gibt es einen großen Unterschied – im Umgang mit Macht. »Das wird von Franzosen viel bewusster, **viel strategischer gelebt**. Da geht es um Interessen. Die werden systematisch verfolgt«, sagt Wieland. In Deutschland geschehe das nicht so offensichtlich, und werde es bemerkt, werde man von den Kollegen schief angesehen.
Gern benennt man auch in einem weltweit agierenden französischen Energiekonzern internationale Akquisitionsprojekte nach napoleonischen Schlachten – das illustriert eine gewisse natürliche Verquickung von Staat und Wirtschaft. Das liegt vor allem daran, dass die staatlichen und wirtschaftlichen Eliten in Frankreich eine Einheit bilden. Jobwechsel aus der Verwaltung zu Unternehmen und zurück sind üblich und werden von manchen sogar als Königsweg nach ganz oben angesehen. Ebenso wie viele hochrangige Politiker haben viele Wirtschaftsbosse ihre Karrieren auf einer der angesehenen staatlichen Elitehochschulen begonnen – etwa auf der Verwaltungshochschule ENA (École Nationale d'Administration), die direkt dem Premierminister untersteht, oder der Ingenieurhochschule École Polytechnique, die zum Verteidigungsministerium gehört. Die Studenten sind bereits während ihrer Ausbildung verbeamtet und müssen nach dem Abschluss zehn Jahre für den Staat arbeiten – es sei denn, ein Unternehmen kaufte sie von dieser Verpflichtung frei. Im späteren Berufsleben liefern die Ehemaligennetzwerke den Absolventen Kontakte für die tägliche Arbeit, erleichtern den Arbeitsplatzwechsel und helfen, Geschäftsbeziehungen über Branchengrenzen hinweg zu knüpfen. In Deutschland spielen die Hochschulen und deren Alumnivereine keine vergleichbare Rolle. Ein Nachteil, denn die Spielregeln des europäischen Wettbewerbs haben sich auch für Manager längst gewandelt: Die lebenslange Konzernzugehörigkeit ist passé, und somit wird die Bindung an unternehmensübergreifende – und vielleicht auch internationale – Netzwerke immer wichtiger.
Nur wer eine Elitehochschule besucht hat, kommt ganz nach oben
Wer welche Hochschule besucht hat, das spielt in Frankreich auch innerhalb der Unternehmen eine wichtige Rolle. »In Deutschland ist es nach dem Einstellungsgespräch kein Thema mehr, ob einer an der Fachhochschule oder an der Universität studiert hat«, sagt Matthias Wieland. Unter den französischen Kollegen werde dagegen viel darüber geredet, »welches ›Niveau‹ einer hat, also welche Ausbildung, und vor allem, auf welcher Hochschule er war.« Von einer bestimmten Verantwortungsstufe an sitzen Wieland auf der französischen Seite fast ausschließlich Absolventen der angesehensten Hochschulen gegenüber. Das bedeutet, dass Quereinsteiger kaum Aufstiegschancen haben. Frauen haben es dagegen leichter als bei uns: Mit dem Abschluss einer Eliteschule in der Tasche sind sie genauso akzeptiert wie ihre männlichen Kollegen und müssen anders als in Deutschland nicht ständig aufs Neue ihre Fähigkeiten beweisen.
In den schwierigen Aufnahmetests der Grandes Écoles werden vor allem logisches Denken, Mathematikkenntnisse und eine breite Allgemeinbildung abgefragt. Nur die Besten können die so genannten Concours bestehen. Hochgradig strukturiertes Arbeiten lernen die Franzosen von klein auf. An den Hochschulen wird es weitergeübt und auch im späteren Berufsleben praktiziert. Ausländern bereitet das oft Schwierigkeiten – und bietet Chancen, Kompetenzen zu erweitern.
So hat auch Daniela Maute, verantwortlich für die Kommunikation in Europa eines mittelständischen Software-Unternehmens in Paris, einiges dazugelernt. Insbesondere was das Verfassen von Texten angeht, denn die sind in Frankreich stark standardisiert. »Das war wirklich eine Umstellung«, erinnert sich die 33-jährige Stuttgarterin. Heute weiß sie genau, was von ihr verlangt wird, wenn es heißt: »Mach mal einen Plan!« Es gilt, das Thema anhand von Abschnittsüberschriften auf einem Blatt Papier zu skizzieren und dabei eines der klassischen Argumentationsmuster einzuhalten. Der Vorteil: Der geübte Leser kann den Inhalt schnell erfassen. Der Nachteil: Viele haben diesen Aufbau so verinnerlicht, dass sie mit den eher freien Formen ihrer amerikanischen oder deutschen Kollegen wenig anfangen können. »Es reicht nicht aus, sehr gut französisch zu sprechen, sondern man muss auch die Denkstrukturen verstehen«, sagt Daniela Maute.
Um die Integration ausländischer Mitarbeiter zu fördern, investieren viele Unternehmen in die Sprachausbildung. Einzelunterricht in Französisch ist für Ausländer oft die Regel und wird manchmal über Monate oder sogar Jahre hinweg bezahlt. Talentierten Mitarbeitern werden auch dann teure Fortbildungsprogramme finanziert, wenn sie nicht die französische Staatsbürgerschaft besitzen. Eine Karriere steht ihnen offen – wenn sie es schaffen, sich so gut anzupassen, dass sie den französischen Erwartungen entsprechen.
* Name von der Redaktion geändert

Résumé du Mémoire

Les différences culturelles franco-allemandes sont ici abordées sous deux aspects, deux manifestations de leurs particularismes. La socialisation tout d'abord, à travers le rôle de la famille et du système éducatif notamment. Il est question de monter en quoi l'Allemagne a typiquement un système d'encouragement de la personnalité intérieure de l'individu, grâce à une approche individualiste de l'éducation.
A l'inverse, la France se caractérise par un système éducatif coercitif et ambitieux sur le devenir social du futur adulte.
La seconde partie s'intéresse à la restitution culturelle (comportements) dans la sphère sociale. Elle insiste sur l'individualisme et la nécessité en Allemagne d'une appropriation par chacun de sa relation à l'autorité.

Cet aspect des différences culturelles (la relation à l'autorité) est fondamental, notamment dans le cadre de coopération d'entreprises franco-allemandes, car il envisage la personne à la fois comme sujet et acteur de pratiques culturelles: chaque comportement, chaque différence est la manifestation de l'apprentissage culturel de pratiques sociales. Elles appellent ainsi à relativiser et à dépasser le phénomène simple de différence culturelle.

Executive Summary

In the main document below, two aspects of Franco-german cultural differences are emphasized. Firstly socialisation, i.e. family and educational system (school, university): the point is to show how Germany typically encourages individual personality.
France, meanwhile, puts much more pressure on individuals because they are seen as future adults.
The second part is about behaviour in society: it is shown that in Germany, individualism and appropriation of one's relation to authority are very important.

These aspects of cultural differences are deeply involved in building relationships, for instance in a multinational merger, because the aspects see individuals as being both subject to and creator of these cultural ways of doing/thinking: each behaviour is the result of a cultural learning experience.